

Fiction

Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Françoise Belu, Michèle Bernard, David Laporte, Bruno Lemieux, David Lonergan, François Ouellet, Yvon Poulin et Lucille Ryckebusch

Numéro 151, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88609ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

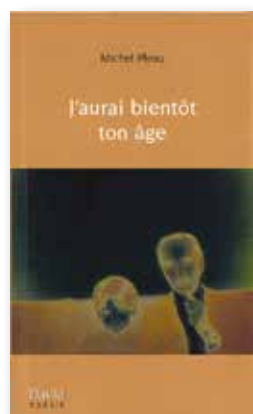
Baril, G., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Belu, F., Bernard, M., Laporte, D., Lemieux, B., Lonergan, D., Ouellet, F., Poulin, Y. & Ryckebusch, L. (2018). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (151), 42–47.

Michel Pleau

J'AURAI BIENTÔT TON ÂGE

David, Ottawa, 2018, 56 p. ; 17,95 \$

Un livre des comptes affectifs, voilà ce que dépose Michel Pleau entre les mains des lecteurs avec *J'aurai bientôt ton âge*. Dédié « À la mémoire de [son] père, Arthur Pleau – 1922-1976 », ce court recueil revisite le lien filial, cet ancrage fondamental, et la part ombrageuse de sa perte à l'origine de l'élan d'écriture de l'auteur.



En cette année 2018, alors qu'il atteint lui-même l'âge auquel son père est mort, Pleau renoue avec le garçon endeuillé qu'il fut et retrouve l'émotion, le geste de ce temps : « [E]nfant / je ramassais le soleil / que l'été abandonnait / derrière la rue Saint-Vallier // je jouais à inventer le feu / qui garderait intact le langage // je collectionnais / toutes les voix // aujourd'hui encore elles m'éclairent ».

De ces voix en-allées désormais – une suite de l'ensemble intitulée « Pour saluer mon amie » rend aussi hommage à la poète Nicole Gagné, décédée en 2017 –, la plus marquante demeure celle du père, dont les inflexions auront servi de point cardinal au poète qui en témoigne sur le ton de la confiance : « [J]'aurai tout fait pour m'approcher / de ta voix / trouver refuge dans une parole / qui s'élèverait avec la mienne ». Du coup, ce « tombeau au père » que constitue *J'aurai bientôt ton âge* se double d'un hymne au pouvoir salvateur de la parole, s'érige en un monument à la poésie même.

Entre la jeunesse et l'âge adulte, entre le devoir de mémoire et la tentation de l'oubli, « l'ombre se souvient / du craquement de la lumière » et redessine, semble-t-il, les contours d'une vie dans le vif de son aventure : « [C]haque trait avance / à la manière d'un animal / dans la pulsation du papier », constate le poète alors qu'il refait son parcours « tel un décalque / dans l'effleurement des feuilles ».

Portée par une langue aussi simple qu'efficace, la parole de Michel Pleau recèle de nombreux vers qui, pris isolément, deviennent autant d'aphorismes propres à nourrir la réflexion tant ils nomment en une implacable sagesse l'ultime réalité de notre sort commun. « [L]es morts ne savent rien de la mort », observe-t-il, avant de révéler comme un enseignement ce qu'il retient de l'expérience intime qu'il a faite de la privation :

« [J]e sais que l'absence / est l'infini reflet de soi ». En somme, ce petit recueil est un grand livre qui nous invite à saisir et à goûter l'instant qui passe, en nous rappelant que « jour après jour le poème attend / là où vivre est un verbe plus lent ».

Bruno Lemieux

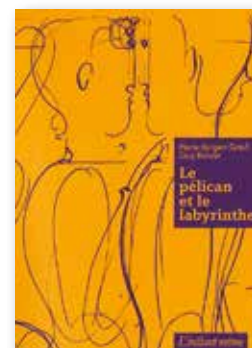
Hans-Jürgen Greif et Guy Boivin

LE PÉLICAN ET LE LABYRINTHE

L'instant même, Québec, 2018, 249 p. ; 27,95 \$

C'est presque un roman d'horreur que viennent de publier Hans-Jürgen Greif et Guy Boivin, le troisième qu'ils signent en collaboration après *La bonbonnière*, en 2007, et *Le temps figé*, en 2012.

Jean-Loup Grozinski, originaire du nord de la France, a émigré au Québec à 21 ans pour fuir ses devoirs : le service militaire et la paternité, puisqu'il abandonne une femme et un fils qu'il ne connaîtra jamais. Sept ans plus tard, Hortense Guimond trouve en Jean-Loup le futur parfait mari : il est doux, calme, intelligent, et, pour elle qui désire des enfants mais craint les maladies liées à la consanguinité de son Saguenay natal, il importe qu'il soit étranger. En réalité, ils n'ont rien en commun : il s'intéresse à l'art, à la littérature, à la musique, tandis qu'elle ne se passionne que pour les enfants qu'ils ont ensemble. Hortense en voulait absolument six ; après le quatrième, alors qu'elle commence à manifester des signes de trouble psychique, et que Jean-Loup sombre dans une dépression nerveuse, il choisit de la quitter. Se sentant trahie, elle ne vivra plus désormais que pour exercer sa vengeance et détruire son mari « déserteur ». « J'aurais sa peau, juré, craché. » Tout le roman est constitué de l'exercice de cette haine qui la dévore et qui la conduit au bord de la folie, Hortense mettant toute son intelligence au service de sa volonté destructrice dirigée vers Jean-Loup, tout à la fois cherchant à manigancer pour mieux le ruiner, à le calomnier pour mieux l'humilier.



Le roman pousse à son paroxysme cette figure profondément symptomatique d'un matriarcat québécois aliénant, un peu à l'image de la mère reptilienne chez Victor-Lévy Beaulieu. Déjà dans *Orfeo*, un roman de 2003, Greif mettait en scène la signora, grande dame de la musique qui avait pris sous sa protection les deux principaux personnages du roman. Si la

signora s'éteint dès l'incipit, sa présence reste latente tout au long du roman, elle n'en finit pas de mourir : « Car elle vivait avec eux, une présence perceptible à tout moment ». Il en va de même avec Hortense auprès de ses enfants, et qu'un adjectif désigne mieux qu'aucun autre : toujours. Il est justement en italique à la page 90 : « Je veillerais sur lui, quoi qu'il arrive. *Toujours* », dit-elle au sujet de son fils aîné. Car cette femme, prétendant aimer ses enfants, croyant les protéger, s'immisce maladivement dans leurs affaires, entend contrôler leurs gestes et pensées, cherche à les manipuler afin de satisfaire sa haine contre celui qui l'a déçue. Une machine dérégulée, dévastatrice. L'horreur, il n'y a pas d'autres mots.

Les dernières pages, très belles, nous sortent enfin du cauchemar maternel. Le roman se termine sur un Jean-Loup fragile, qui, à près de soixante-dix ans, est diminué par la maladie de Parkinson, mais que la famille de son fils Éric reconforte. Il se souvient que, vingt ans plus tôt, il a fait la marche de Compostelle, et ce souvenir suffit à le rendre fier et heureux.

Dès les toutes premières pages, très efficaces, on sent la pleine maîtrise du métier, du sujet ; l'écriture court, coule, progresse comme une rivière poussée par les crues du printemps. Le rythme est d'une vivacité remarquable. C'est direct, immédiat comme un coup de poing, précis et terriblement bien ancré dans le réel, car aucun détail n'est laissé au hasard. À cet égard, on a reproché au roman d'accumuler les détails superflus, aux auteurs de ne pas avoir élagué. Mais c'est que le texte recherche volontairement un effet baroque, où « l'effet de réel » est atteint, saturé, par la profusion des détails, de sorte que la réussite tient à la saisissante capacité des auteurs de nouer tout cela ensemble, de *resserrer* cet univers cohérent autour de cette surabondance qui le constitue. Un roman très fort, habilement structuré, percutant.

François Ouellet

Tahar Ben Jelloun

LA PUNITION

Gallimard, Paris, 2018, 152 p. ; 24,95 \$

L'écrivain d'origine marocaine s'en est expliqué lors de la sortie de son livre : il a vécu, et très mal vécu, les événements à l'origine de ce récit. Cinquante ans après sa mésaventure, Tahar Ben Jelloun parvient aujourd'hui à raconter avec sérénité ce qui lui est arrivé avant de quitter le Maroc pour s'établir en France.

Les faits remontent aux années 1960, dans un Maroc gouverné d'une main de fer par le roi Hassan II. « C'est l'époque où des jeunes gens disparaissent, où l'on vit dans la peur, où l'on parle à voix basse en soupçonnant les murs de retenir les



phrases prononcées contre le régime. » Ben Jelloun n'a pas encore vingt ans. Il participe à une manifestation étudiante qui sera réprimée dans le sang, malgré ses visées pacifiques. Pire, il participe à une réunion de l'Union nationale des étudiants du Maroc. Avec 93 autres, coupables comme lui d'avoir offensé la royauté, il devra recevoir une punition.

Comme ses compagnons d'infortune, Ben Jelloun est convoqué au camp militaire d'El Hajeb. Aucune raison n'est fournie, personne parmi les appelés ne sait ce qui l'attend, mais il serait trop risqué de faire faux bond. Sous le couvert d'un service militaire soudainement requis pour défendre la patrie, les jeunes hommes seront en réalité retenus prisonniers pendant dix-neuf mois. Les officiers chargés de la détention profitent de la situation pour assouvir leur soif de violence. Les prisonniers sont humiliés, mal nourris, soumis à des conditions de vie exécrables et à des manœuvres aussi inutiles qu'épuisantes, mettant leur vie en danger à maintes reprises.

Le récit est mené avec sobriété et minutie. On sent à travers les descriptions au jour le jour la tension extrême entretenue chez les punis par le comportement barbare et imprévisible des gardiens. Les jeunes hommes ne sont pas tous également accablés par leur détention. Les politiques, membres de partis de gauche ou leaders étudiants, semblent en tirer une certaine fierté. D'autres ont l'air de s'habituer, sinon de prendre goût, au régime militaire. À l'inverse, l'un d'entre eux craque sous la pression et sera renvoyé dans sa famille, après avoir complètement perdu la raison. Un compagnon de chambrée, un berger, à qui Ben Jelloun emprunte occasionnellement une petite radio transistor écoutée à la dérobée, avoue que le camp, malgré la rudesse des geôliers, offre plus de confort que sa bergerie. Réunis contre leur gré, les punis ne créent pas de liens durables. Leur sort commun entretient une solidarité forcée, mais sans lendemain. « Se revoir ? Pourquoi ? Pour se rappeler les longues journées de tristesse, de fatigue et de malheur ? »

Submergé par un environnement hostile, le futur écrivain prend conscience de sa différence. Il souffre autant de la misère intellectuelle régnant chez les geôliers que des vexations physiques subies au quotidien. Il n'a de disposition ni pour obéir aveuglément, ni pour donner des ordres. Il a l'impression de mourir à petit feu. L'idée du suicide lui traverse l'esprit. Pourtant, une fibre en lui résiste. Enfin, après plus d'un an et demi, les prisonniers sont libérés, au compte-gouttes. Ben

Jelloun est relâché sur prescription médicale, à bout de forces. Il gardera en lui une blessure pour avoir eu à subir de telles repréailles, mais n'aura pas cédé au mode d'être brutal des hommes de main du roi. « [J]e suis sorti comme j'étais entré, plein d'illusions et de tendresse pour l'humanité. »

Tahar Ben Jelloun a beaucoup contribué par ses écrits à mieux faire connaître et apprécier le monde arabe et la civilisation de l'Islam. Il a su aussi dénoncer les excès autoritaires d'un régime marocain dont il dit qu'il serait de nos jours plus tolérant. Avec *La punition*, il nous aide à comprendre très concrètement comment, lorsque victime de trop d'arbitraire et de répression, on en vient à vouloir quitter le pays qui nous a vu naître, pour renaître ailleurs.

Gérald Baril

Noémie Pomerleau-Cloutier

BRASSER LE VARECH

La Peuplade, Chicoutimi, 2017, 98 p. ; 19,95 \$

Dans son premier recueil de poésie, *Brasser le varech*, Noémie Pomerleau-Cloutier tente de circonscrire le territoire d'un double déracinement.



D'abord, celui qui mène la narratrice d'une rive à l'autre, de la Matapédia à la Côte-Nord où elle échoue, adolescente. Et puis, celui plus tardif qui la sépare de son père, ingénieur forestier, mort sur la route nationale qui longe le littoral du Saint-Laurent de Tadoussac à Natashquan, « son bois / en pleine face / la 138 dans le crâne ». C'est dans le sillage paternel que s'organisent les poèmes, sur les buvards de l'herbier, pour arracher au

silence un langage sylvestre qui était le sien, suivre, sur les pages effritées de son exemplaire de la *Flore laurentienne*, son « écriture de boisé ». Mais surtout, il s'agit pour la narratrice de fouiller le territoire « jusqu'au sang des souches », pour dire le vide laissé par la perte, le chagrin, la colère, la culpabilité. Trouver les mots, ceux qui pourraient, à l'instar des plantes nord-côtières, s'enraciner dans la terre calcinée des brûlis, faire émerger des « fragments de réponses ».

Certains poèmes s'égarer au fil de l'inventaire floristique, reprenant, presque mot pour mot, le lexique de la *Flore laurentienne*. Ce qui faisait l'originalité de la démarche devient, à l'occasion, mécanique et redondant. Cependant, quelque chose

se produit en chemin, le choc du déracinement s'épuise, les morceaux éparpillés se rassemblent, ils prennent place dans un ordre plus grand, celui de la nature, au sein de la *multitude ordonnée des plantes*, selon la formule de Marie-Victorin. À dire les mots du père, à marcher dans ses pas, une consolation peut émerger, le silence être habité. Pour autant, ce n'est pas un processus de deuil qu'accomplit la narratrice. Malgré les années qui passent, l'absence paternelle est inacceptable, la douleur persiste, incandescente, il faut apprendre « à vivre / avec une branche / plantée solide / en travers du tronc ». La tension territoriale que synthétise le titre du recueil, entre le fleuve et la forêt boréale, évoquée en filigrane à travers l'imaginaire de la drave, trouvera son articulation finale dans l'image saisissante du quai, construit à même les chutes de bois laissées par le père : « [P]etit à petit / des lamelles / qui jonchent / le banc de scie / de ton père / tu construis / ton quai ». Si le père-bois ne flotte plus, c'est qu'il s'enracine au fond de l'eau, terre « boueuse à marée basse ». Un quai comme un pont entre deux rives.

Lucille Ryckebusch

Mordecai Richler

LE MONDE SELON BARNEY

Trad. de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Boréal, Montréal, 2017, 567 p. ; 34,95 \$

Mordecai Richler avait du talent, autant pour écrire que pour semer la zizanie. Son alter ego Barney Panofsky, protagoniste du roman *Le monde selon Barney*, lui ressemble : il écrit et il sème la zizanie.

« Œuvre majeure de la littérature canadienne », comme le rappelle avec raison la quatrième de couverture, cette quasi-autobiographie est le dernier livre de l'auteur, paru quelques années avant que celui-ci ne disparaisse en 2001, à l'âge de 70 ans. Aujourd'hui magnifiquement traduit par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, *Le monde selon Barney* a reçu le prix Giller en 1997, prix qui récompense le meilleur roman – ou recueil de nouvelles – canadien, publié en anglais ou traduit en anglais, et a été porté à l'écran en 2010, par le réalisateur torontois Richard J. Lewis.

Plus que jamais, ou du moins autant que dans d'autres œuvres magistrales de Richler, tel *L'apprentissage de Duddy Kravitz* (1959) ou *Joshua au passé, au présent* (1980), il sera souvent question dans *Le monde selon Barney* des « deux solitudes », terme cher à Hugh MacLennan et tiré du livre éponyme publié en 1945. Richler/Barney sont tous deux issus de la communauté juive anglophone de Montréal et se délectent à pourfendre autant leur propre communauté que celle des « Canadiens français », comme on disait à une certaine époque. En 1995, lors du deuxième référendum invitant les Québécois



cois à se prononcer sur la souveraineté de leur province, un des personnages du roman est « certain que le reste du Canada va boycotter les vêtements qu'il produit [...] et songe sérieusement à faire coudre une étiquette *Made in Ontario* sur [ses] jeans, au cas où ces salauds l'emporteraient ». Le ton est donné.

Richler/Barney possèdent un sens de l'humour dévastateur et un goût irrésistible pour la provocation. Tout passe à la moulinette de l'ironie,

y compris eux-mêmes, qui pratiquent l'autodérision à de hauts niveaux et qui attaquent à peu près tout ce qui bouge : racistes de tout acabit, indépendantistes, féministes, communauté juive – sépharades ou ashkénazes –, nouveaux riches d'Hampstead ou de Ville Mont-Royal, et bourgeois parvenus fréquentant le Ritz-Carlton. « La fille travaille au comptoir de la parfumerie Lanvin chez Holt Renfrew et c'est pour cette raison que je n'y mets plus les pieds, elle est trop familière, je n'aime pas ça. »

Barney avait deux croyances auxquelles il s'accrochera toute sa vie : « *Primo*, la vie est absurde ; *secundo*, les humains ne se comprennent jamais vraiment ». Alors pourquoi se priver ? De son passage à Paris dans les années 1950 jusqu'à son retour à Montréal où il fait fortune dans le cinéma et la télévision, le personnage vit intensément. Rongé plus tard par la rancœur et les remords, il plongera dans l'écriture de ses mémoires, en partie pour se défendre du meurtre de son meilleur ami, Bernard « Boogie » Moscovitch, meurtre qu'il n'a par ailleurs pas commis. Il deviendra complètement sénile et finira ses jours dans une résidence de type CHSLD où ses enfants, son ex-épouse Miriam et ses maîtresses viendront le visiter.

Le monde selon Barney est divisé en trois parties, chacune portant tour à tour le nom de l'épouse du moment. À Paris, alors qu'il fréquente la bohème artistique, Barney demande en mariage la poète Clara Charnofsky, qui se dit enceinte de lui ; elle se suicidera et deviendra célèbre après sa mort. « J'ai bien peur que les nouvelles soient mauvaises, Cedric. Hier, tu as perdu un fils. Celui de ma femme. » Revenu à Montréal, il épouse la deuxième madame Panofsky, une « fille de bonne famille juive américaine qui se prend pour la reine de Saba » et qui ne sera jamais nommée, mais qu'il trompera le jour même de ses noces. Sa troisième femme sera le grand amour de sa vie et la mère de ses enfants ; elle le quittera après plus de trente ans de vie commune. « Miriam était partie depuis

trois ans, désormais, et je dormais toujours de mon côté du lit. En me réveillant, je la cherchais à tâtons. Miriam, Miriam, élue de mon cœur. »

Les mémoires de Barney sont difficiles à suivre. Elles sont faites d'incessants allers-retours dans le temps, truffées de personnages secondaires et d'évocations de célébrités bien connues à l'époque, ce qui ajoute à la confusion déjà existante. Barney a tous les défauts de la terre, ivrogne, grossier, menteur, de mauvaise foi, et j'en passe, pourtant il demeure attachant. Dans un élan de sincérité, il se définit lui-même : « Pour la crème de l'humanité, cependant, je demeure infréquentable. Par chance, cette espèce reste rare à Montréal ». Infréquentable, Richler le demeurera particulièrement après avoir publié *Oh Canada ! Oh Québec ! Requiem pour un pays divisé* (1992), un ouvrage pamphlétaire et polémique qui dénonce le nationalisme québécois et ses lois linguistiques.

Mordecai Richler, aussi vénéré que détesté, demeure un grand romancier canadien. Il a remporté deux fois le Prix du Gouverneur général, ainsi que le prix du Screenwriters Guild of America. En plus du prix Giller pour *Le monde selon Barney*, il a remporté le prix Hugh-MacLennan de l'Association Quebec Writers et a été nommé Compagnon de l'Ordre du Canada en 2000. Cinq de ses romans ont été adaptés au cinéma.

Près de deux décennies après sa mort, la Ville de Montréal a donné son nom à la bibliothèque du Mile End, son quartier d'enfance. Pas très loin de là, au pied du Mont-Royal, un kiosque à musique porte aussi son nom. Sur la rue Laurier, une gigantesque murale le rappelle à la mémoire de tous.

Michèle Bernard

Karoline Georges

DE SYNTHÈSE

Alto, Québec, 2017, 219 p. ; 22,95 \$

En couverture, une photographie virtuelle de Karoline Georges, intitulée *Perpetual Pink*, représente un visage de femme couvert de fleurs. Cette œuvre d'une artiste multidisciplinaire qui utilise la modélisation 3D évoque le lien entre le désir d'immortalité et la quête de l'image idéale.

Karoline Georges n'a pas classé son nouveau livre dans la catégorie roman et ce choix correspond parfaitement à la multidisciplinarité dont elle se réclame. *De synthèse* comporte une part importante d'autofiction. La narratrice, qui s'exprime à la première personne, raconte l'hospitalisation de sa mère atteinte d'un cancer en phase terminale. Or, l'écrivaine dédie ce livre à sa « maman » et la remercie d'avoir posé sa « main invisible » sur son épaule. Néanmoins, le huis clos, qui serait difficilement soutenable, est sans cesse entrecoupé par d'autres « espaces-temps ».



La fascination de l'auteure pour l'imaginaire remonte à l'enfance. À sept ans, elle découvre les romans et regarde pendant des heures la télévision.

Après avoir gagné un concours, elle devient mannequin. Sa carrière l'amenant à Paris, elle découvre la beauté féminine idéale dans les tableaux exposés dans les musées. Elle s'efforce aussi de saisir sa propre image en photographie argentique, mais ne

retrouve en fait que des traits caractéristiques de ses parents.

Le présent dans lequel vit la narratrice est un futur si rapproché qu'il ne s'agira plus de science-fiction dans quelques années. En effet, il est probable que les voitures sans conducteur seront de plus en plus répandues. Il n'est pas impossible non plus que certains assistants de médecins soient bientôt remplacés par des androïdes semblables à ceux qui veillent sur la malade.

Mais l'héroïne a besoin de fuir en imagination dans un avenir lointain pour échapper à l'éprouvante réalité de la maladie de sa mère. Elle se représente habitant dans une tour dont elle ne sort presque jamais et se nourrissant exclusivement de barres protéinées.

L'ex-mannequin, qui a accepté d'être transformée par les maquillages et les vêtements que les designers lui faisaient porter, crée un avatar dont elle change l'apparence comme elle le désire. Elle réalise aussi un hologramme de sa mère à l'aide des photos où celle-ci se montre dans toute sa beauté, tentant ainsi de lui conférer une sorte d'immortalité. *De synthèse* révèle à la fois le talent de l'écrivaine qui raconte une histoire émouvante, tout en décrivant avec réalisme la déchéance physique, et la passion de l'artiste qui analyse l'évolution de l'image de 1970 à nos jours.

Françoise Belu

Éléonore Létourneau

IL N'Y A PAS D'ERREUR : JE SUIS ICI

XYZ, Montréal, 2018, 151 p. ; 18,95 \$

Ah Venise, Venise... Ville magique s'il en est.

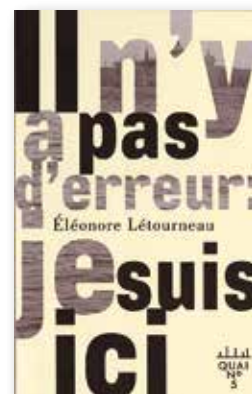
Dans son dernier livre, *Il n'y a pas d'erreur : je suis ici*, Éléonore Létourneau déclare avec tendresse son amour pour la cité des Doges. Sa fine compréhension de cet endroit sublime, loin des lieux fréquentés par un tourisme de masse souvent irritant, fait plaisir à lire. « Il y a donc une vie normale, à Venise. Les

gens construisent, achètent et meurent. Tout au bout, les eaux calmes de la lagune, et le cimetière qui y siège, cimes pointant vers le ciel. »

Le propos de l'auteure n'est pourtant pas la ville, quoique cette dernière soit omniprésente, mais le séjour qu'y fait le protagoniste Pierre, un designer industriel en panne de créativité et en panne tout court. « Afin de souligner mon cinquantième anniversaire [...] je vole vers une ville qui s'enfonce [...]. Je me retrouverai là comme partout ailleurs, sans savoir vraiment ce que je suis venu y faire. » Et pourtant non. Ce séjour ne sera pas banal. Un terrible diagnostic l'attend au détour de ce voyage dont il ne reviendra pas. Une compagne aussi, avec qui il avait découvert la Sérénissime vingt ans plus tôt et qui y était restée ; Elga sera à ses côtés jusqu'à la fin.

« Tous les jours, l'eau monte et se retire et il s'en faut de peu que les quais soient engloutis. Le cycle des marées guide le rythme de la ville. » Pierre n'aura d'autre choix que de s'abandonner à la terrible sclérose latérale amyotrophique (SLA) qui le ronge, comme de se laisser aller à la fascinante harmonie de la cité lagunaire. Si son corps le lâche d'horrible manière, son esprit demeure bien vivant. L'écrivaine a ce rare talent de nous faire pénétrer dans l'esprit de ce condamné à mort, nous obligeant à revisiter nos propres questionnements existentiels.

Un propos difficile, porté par une grande qualité d'écriture. Le lecteur est – autant qu'Elga – au chevet du mourant. « Je ne saurai plus dire la date ou l'heure ; tous mes jours sont égaux, toutes mes nuits sont vacantes. » Quel a donc été le parcours de l'écrivaine pour qu'elle soit si lucide par rapport aux derniers moments d'un homme ? *Il n'y a pas d'erreur : je suis ici* est bouleversant de réalité, mais de lumière aussi. Ce n'est sûrement pas un hasard si Pierre s'éteint dans la plus belle ville du monde,



ville mythique, ville mystique. « Si ce n'était de mon corps en loques, je marcherais jusqu'à l'aube. Jusqu'à ce qu'on vienne me trouver. Jusqu'à ce qu'on me retrouve mort. »

Éléonore Létourneau est née à Montréal en 1981 et a travaillé en cinéma une dizaine d'années avant de se consacrer à l'écriture. Ses deux romans précédents, *Notre duplex* (2014) et *Les choses immuables* (2016), ont tous deux été bien accueillis. Son troisième livre est magnifique. Une auteure à suivre.

Michèle Bernard

Louise Erdrich

LAROSE

Trad. de l'américain par Isabelle Reinharez

Albin Michel, Paris, 2018, 511 p. ; 34,95 \$

Ça commence par un épouvantable drame. Lors d'une partie de chasse, Landreaux Iron tue accidentellement Dusty, le fils de son ami et voisin Peter Ravich. Dévasté par la honte et la culpabilité, et d'un commun accord avec sa femme Emmaline, il décide de donner son plus jeune fils, LaRose, à Nola et Peter, les parents de la victime, pour apaiser leur souffrance et conjurer le sort.



Ainsi le veut la tradition ojibwée dont lui et sa femme sont issus. « La poisse s'arrête rarement après un seul événement. Tous les Indiens le savent. Y mettre fin rapidement exige de grands efforts, ce pourquoi LaRose avait été envoyé [...]. C'était un prénom [...] qui avait appartenu aux guérisseurs de [la] famille depuis plus d'un siècle. » Attribué la première fois à sa trisaïeule par un Blanc qui en était tombé follement amoureux, et depuis lors transmis à quatre descendants et à autant de destins, ce prénom avait le pouvoir de protéger celui ou celle qui le portait.

Avec un tel point de départ, le roman aurait aisément pu sombrer dans le pire des mélodrames. Ce n'est pas le cas. Contre toute attente, la substitution finit par fonctionner. Petit à petit, les parents de LaRose apprennent à se contenter des quelques visites statutaires que leur rend leur fils. Du côté des Ravich, on avait accepté le marché en espérant que « l'absence de l'enfant finirait par saigner à blanc le cœur de Landreaux » mais, fidèle à la réputation de guérisseur que lui confère son prénom, LaRose réussit à gagner aussi bien le cœur de Peter que celui de Nola. « Il ne savait pas pourquoi il ne racontait plus tout ce qui lui passait par la tête. C'était comme si la bouche était équipée d'une petite passoire qui ne laissait passer que les mots gentils. »

Mais ce LaRose n'est pas le seul ou même le principal personnage de ce roman polyphonique qui, de LaRose en LaRose, nous fait voyager à travers les époques et nous fait traverser la frontière qui sépare le monde des esprits du monde des humains. Ce sont les vies de tous ces LaRose qui constituent la matière du roman et, à travers toutes ces vies, c'est le sort tragique des peuples amérindiens qui nous est raconté en filigrane. Mais, sans les taire, Louise Erdrich n'appuie pas sur les malheurs qui se sont abattus sur son peuple, même si la liste est longue. Comme la grande Toni Morrison, quand elle parle de la condition des siens – elle est à moitié ojibwée –, Louise Erdrich le fait avec finesse, par une allusion ou en ajoutant un détail révélateur ici et là, surtout sans jouer les victimes. Jamais l'écriture de Louise Erdrich ne s'est faite aussi subtile, aussi évocatrice que dans ce roman qui affirme la possibilité de la rédemption même après les pires fautes.

Yvon Poulin



Abonnez-vous ! Magazine papier + Web = **34 \$** (4 numéros/an, taxes incluses)

Abonnement en ligne : www.nuitblanche.com ou mpalexis@nuitblanche.com ou 418 692-1354